

3

Pluralité de la communauté noire des États-Unis : une problématique diasporique spécifique

Kangbai Konaté

Introduction

Tandis que tous les immigrés sont arrivés aux États-Unis de leur plein gré et munis d'une histoire et d'un passé que personne ne remettait en question, l'histoire du Noir, descendant d'esclaves africains – arrivé de force dans le Nouveau Monde – fut inscrite dans un tout autre registre. Ces derniers se sont vu dénier, du fait de l'esclavage et du racisme, toute participation à l'histoire de l'humanité, dans laquelle ils n'entrent d'ailleurs que de manière passive, par l'entremise de la « découverte » et du regard du Blanc sur l'Afrique. Ainsi, l'esclave est désigné par des termes élaborés par d'autres. Ce processus a donné naissance à une véritable « naturalisation » du Noir. Ce dernier s'apparentait à un objet qui, durant la période de l'esclavage, était défini comme un meuble, une chose dont le propriétaire pouvait disposer à sa guise.

Cette situation d'oppression a engendré la lutte du Noir pour trouver sa place dans la société américaine et, au cours de ce processus, l'esclave africain est devenu l'Africain américain. Cette évolution est le résultat d'une lutte acharnée des Américains d'ascendance africaine pour être acceptés comme des Américains à part entière. Cette résistance a pris des formes diverses et, à bien des égards, perdure aujourd'hui.

Pendant longtemps, les Noirs des États-Unis ont été identifiés à l'Afrique, elle-même généralement perçue de manière négative dans la culture américaine (terre de sauvages, peuples arriérés). Aussi, l'attitude des Africains américains vis-à-vis de l'Afrique semble ne pas aller de soi et, certainement, pour beaucoup, révèle une part d'ambiguïté, entre acceptation et rejet. L'Afrique¹

semble être incontournable dès lors qu'est évoquée la question ethnique des Noirs et leur passé pré-américain. Cette partie du monde est *représentée* comme la terre des ancêtres. Aussi, plutôt que de se demander en quoi le Noir est Américain, nous avons analysé comment, dans son processus d'ethnisation, ce dernier intègre l'Afrique dans la construction de son identité, longtemps définie à travers le regard du groupe dominant.

Cette recherche justifia un travail de terrain effectué entre 1998 et 2001, à Washington DC, et ses environs, la Virginie et le Maryland, ainsi qu'à Harlem (New York). Ces choix furent doublement justifiés : d'une part, Washington DC présente la particularité d'avoir une forte population noire américaine et, d'autre part, cette ville, et surtout ses environs – de même que Harlem – connaissent une immigration africaine relativement importante, ce qui nous a offert un « champ d'investigation » plus élargi.

Les Africains : minorités dans la minorité ?

Aux côtés des Noirs américains que nous appelons également natifs, coexistent d'autres populations noires, immigrés volontaires² dont certains sont devenus Américains. Il s'agit des Antillais et des Africains. En 1990, les immigrés noirs formaient 4,8% de la population totale américaine. Les Africains représentent un pourcentage encore modeste de l'immigration totale aux États-Unis. En 1997, environ 600 000 immigrés en provenance d'Afrique (*foreign-born*) vivaient sur le territoire américain dont à peu près 360 000 venaient d'Afrique noire. Bien qu'encore faible au regard d'autres immigrations, ce chiffre est en augmentation par rapport aux années antérieures : 35 000 personnes en 1960 et 400 000 en 1990 (US Census Bureau 2000). Le mouvement migratoire des Africains vers les États-Unis a connu un essor important après 1965 et s'est accéléré après 1980. Ungar (1995) donne deux explications à cette immigration tardive des Africains vers les États-Unis. Tout d'abord, il souligne la difficulté d'obtenir un visa, sauf pour un petit nombre d'étudiants, puis le fait que le prix du billet revienne beaucoup trop cher aux candidats à l'immigration. Cette dernière explication ne saurait être considérée comme l'une des causes essentielles du faible nombre d'immigrés africains aux États-Unis, car force est de constater que les candidats à l'immigration clandestine, en provenance des pays les plus pauvres, sont capables de payer des fortunes aux « passeurs » afin d'atteindre le pays de leur choix. L'un des facteurs explicatifs du faible nombre d'Africains aux États-Unis, en plus de ceux déjà évoqués, est probablement lié au fait que les Africains tendaient à émigrer vers les anciennes puissances coloniales d'Europe (France, Grande-Bretagne, etc.).

Les immigrés noirs sont issus de pays et de cultures différents, et forment un groupe dont l'hétérogénéité est bien souvent ignorée. D'ailleurs,

l'administration américaine classe ce groupe en fonction de critères raciaux (*Black*) et non ethniques : dans la littérature américaine sur l'immigration des populations « noires », le terme « ethnique » désigne la nationalité de même que l'identité des individus. Dans le contexte américain, cela revient à ne pas différencier un Trinidadien d'un Malien.

Nous avons défini comme immigré africain une personne née sur le continent africain et qui a émigré aux États-Unis. Nous faisons donc la différence entre les Africains, les Antillais et les Africains américains ou natifs noirs dont les ancêtres furent amenés de force aux États-Unis. Ainsi, les immigrés africains et antillais comprennent tous les immigrés volontaires, y compris les réfugiés, qui se sont installés aux États-Unis de manière provisoire ou permanente.

La population immigrée africaine aux États-Unis ne suscite que très peu d'intérêt dans les sciences sociales, aussi, nous avons utilisé des études portant sur l'immigration antillaise – qui servira de support – dès lors qu'elle pouvait servir à illustrer de manière pertinente la situation des Africains. La réalité des immigrés noirs est d'être une minorité au sein d'une autre minorité qui se trouve être l'une des plus stigmatisée au sein de la société américaine : « Le Noir entre aux États-Unis avec un double statut de Noir et d'immigré » (Reid 1969:215). Les immigrés noirs épousent deux caractéristiques, leur invisibilité d'immigrés et leur visibilité de Noirs (Waters 1999). Bien que la remarque précédente s'adresse à l'immigration antillaise, elle est aussi valable pour l'immigration africaine.

Stratégie d'adaptation : ne pas devenir « Noir américain »

Dans une étude récente portant sur les immigrés antillais de New York, Mary Waters estime qu'en raison du statut des Africains américains au sein de la société américaine, les immigrés noirs tendent à résister à la culture américaine, et veulent maintenir leur identité et culture antillaises. Car en fait, devenir Américain, pour ces derniers, se réduirait à devenir Noir américain. Ces immigrés tentent donc d'échapper au processus marginalisant auquel les natifs noirs sont encore soumis. Pour ce groupe, devenir Américain n'est pas valorisant. Par conséquent, il est préférable de préserver un statut d'immigré, plutôt que de connaître une mobilité sociale descendante (Waters 1999, Vickerman 1999, Bryce-Laporte 1973).

Ce rejet d'une identité « américaine » est d'ailleurs renforcé par le fait qu'aux États-Unis, les immigrés noirs sont quasi-systématiquement comparés aux Africains américains et non pas aux autres étrangers ou à la population globale. Il n'est donc pas étonnant de voir ces immigrés noirs revendiquer leurs « différences culturelles » pour se distinguer des Noirs américains. Ainsi,

certains immigrés préservent précieusement leur accent afin de faire comprendre qu'ils viennent d'ailleurs, qu'ils ne sont pas des natifs noirs. Cet effort de dé-stigmatisation fut souligné par certains auteurs ayant essentiellement travaillé sur les populations antillaises. Dans le cadre de cette recherche, nous avons constaté le même type de stratégie chez de nombreux Africains. Soulignons que ce *social distancing* n'est pas toujours un signe d'hostilité des immigrés noirs vis-à-vis des natifs noirs.

Cependant, nous avons pu observer chez de nombreux Africains une certaine méfiance, voire de l'hostilité, à l'égard des Noirs américains, perçus comme une population violente. Il est également ressorti des entretiens avec ces mêmes personnes que la plupart d'entre elles ne fréquentaient pas de natifs noirs. Cependant, pour valider leurs affirmations, elles ont pris pour preuve les médias, perçus comme une source d'information sur les zones de violence urbaine. Par exemple, cette jeune africaine qui travaille pour un organisme international à Washington DC, affirmait : « Moi je pense que ces gens-là [les Noirs américains] sont dangereux. Regardez tout ce qui se passe dans ce pays. Les Noirs sont infréquentables ! Je pense qu'ils sont par nature violents et bien sûr, je ne les fréquente pas. L'un des premiers conseils que m'ont donné mes cousins lorsque j'ai débarqué dans ce pays, était de ne pas fréquenter les Noirs ».

Ce type de stigmatisation est renforcé par de nombreux employeurs et collègues blancs américains qui dissocient les immigrés noirs des Américains noirs, faisant entendre aux premiers que d'une certaine manière, ils sont « supérieurs » à leurs frères de couleur. En outre, la combativité dont fait preuve la population immigrée noire les rapproche de l'éthique protestante tant valorisée aux États-Unis et dont l'un des éléments fondamentaux est l'idée que les individus sont récompensés selon les efforts qu'ils consacrent au travail. Au sein de la société américaine, les immigrés noirs bénéficient d'un « préjugé favorable » qui, *a priori*, rendra leur accès à l'emploi plus facile que les natifs noirs, perçus comme plus rétifs et manquant d'éthique professionnelle.

En soulignant le présumé succès des immigrés par rapport aux Noirs américains, certains auteurs ont contribué à renforcer le mythe du « bon immigré » dont les Antillais et les Africains prennent avantage. Notons que beaucoup d'auteurs utilisent la présumée réussite des immigrés noirs afin de mieux faire ressortir que les difficultés rencontrées par une partie de la communauté noire native sont dues à quelque chose d'inhérent à ce groupe, car sinon comment expliquer que d'autres Noirs puissent « s'en sortir ». Ce point de vue avance l'idée que les natifs noirs ont des avantages que les immigrés n'ont pas (une meilleure connaissance du fonctionnement du système, des

réseaux, bien souvent une meilleure maîtrise de la langue, etc.). Ce type de logique permet, à ceux qui s'en réclament, d'affirmer que le problème des Noirs réside donc dans une sorte de déficience culturelle et dans les mœurs présumées relâchées de cette communauté (Sowell 1978). Cette approche « dédouane » la société américaine qui n'est pas à blâmer et montre du doigt les Noirs pauvres qui ne devraient s'en prendre qu'à leurs propres insuffisances.

Nous retrouvons renforcée ici l'image du « bon immigré », travailleur, discret et heureux d'être dans un pays qui lui offre des opportunités dont il sait profiter. Par ailleurs, dans ce type de contexte, lorsque les Américains noirs sont comparés aux immigrés, il est peu fait cas des particularités des deux groupes. Par exemple, il semble insuffisant d'aborder les problèmes rencontrés par la communauté noire américaine, sans évoquer les structures de la société américaine. Aussi, pourquoi comparer des immigrés, certes noirs, aux natifs de la même couleur, pensant trouver-là des paramètres de comparaison objectifs ?

Contrairement aux immigrés volontaires, les ancêtres des Africains américains – immigrés involontaires – arrivés aux États-Unis contre leur gré, sont parmi les groupes les plus anciennement installés dans cette partie du monde. Aussi, les comparaisons hâtives entre immigrés volontaires et involontaires cachent des réalités différentes et beaucoup plus complexes que certaines conclusions ne le font croire : l'objectif étant de souligner les supposées spécificités pathologiques des Noirs américains. Même le gouvernement américain ne fait pas de distinction entre des groupes aussi différents que les Noirs, les Hispaniques et les Asiatiques, qu'il compare dans des domaines aussi variés que l'éducation, les choix politiques ou encore la réussite professionnelle. Pourtant :

[...] c'est une erreur de taille que de regrouper indifféremment les Noirs avec les Hispaniques et les Asiatiques, parce que c'est ignorer les profondes différences dans les relations que chaque groupe entretient avec la majorité actuelle aux États-Unis. Les Noirs ne sont pas des immigrés et ne l'ont jamais été, et leur expérience est fondamentalement différente de l'expérience des immigrés en Amérique.

Il y a cent cinquante ans, les *ethnies* qui ne pouvaient se fondre dans la société américaine étaient, en plus des Noirs, les Irlandais, les Allemands et, il y a cent ans, les Italiens, les Juifs, les Polonais et les Russes. Tous furent méprisés, exclus, maltraités, subirent la discrimination et furent parfois décrits comme des sous-hommes et toujours moins attrayants que la majorité anglo-saxonne. Tous se sont assimilés, sauf les Noirs (Steinhorn, Diggs-Brown 1999 :18-19).

Les immigrés rattrapés par la réalité américaine

L'une des grandes différences entre les Noirs américains et les immigrés noirs est qu'ils interprètent différemment la discrimination. Les immigrés viennent de communautés où ils représentent la majorité de la population et tendent à voir la discrimination raciale comme un obstacle surmontable : « Les immigrés semblent interpréter les barrières économiques, politiques et sociales dressées contre eux comme un problème plus ou moins temporaire qu'ils vont ou peuvent surmonter avec le temps, beaucoup de travail ou une éducation » (Ogbu 1991:10-11). En contraste, pour les Africains américains : « le préjugé [...] semble permanent, en fait institutionnalisé » (Waters1999:142). Ces attitudes opposées face à la discrimination sont à l'origine d'une certaine incompréhension entre les deux groupes. Les Noirs américains estiment que les immigrés noirs sont trop dociles ou ne comprennent pas la réalité des relations raciales aux États-Unis. De leur côté, les immigrés antillais, mais également africains, se disent étonnés par la volonté des Noirs américains de mettre tout incident entre Blancs et Noirs sur le compte du racisme.

Ce parti pris des immigrés noirs de « faire avec » les structures discriminatoires de la société américaine suscite la colère de nombreux Africains américains. Ces derniers ne comprennent pas l'absence de « colère » des immigrés et leur volonté d'épouser les valeurs du *mainstream* ou société globale. Cette attitude est parfois vécue comme une trahison et un manque de solidarité et de « conscience noire » par les natifs noirs. Cependant, nombre d'immigrés ayant séjourné longtemps aux États-Unis – dont certains appartiennent à la classe moyenne – admettent que dans leur milieu professionnel, ils rencontrent une discrimination certaine, notamment lorsque les questions de promotion sont abordées. Les immigrés de la classe moyenne ont davantage tendance que les autres à percevoir les Noirs américains comme des alliés sur leur lieu de travail, mais continuent d'insister sur leurs spécificités d'immigrés, afin de se distinguer des Africains américains en général.

En contraste, les immigrés qui occupent des emplois au bas de l'échelle sociale se sentent en compétition avec les Noirs américains et tiennent un discours plus hostile à l'égard de leurs collègues. Ce jeune livreur de pizza ivoirien illustre assez bien les ressentiments de certains Africains à l'égard de leurs collègues noirs américains : « Les Noirs sont franchement antipathiques. Ils nous font comprendre qu'on n'est pas chez nous et qu'on leur prend leur boulot. En plus, quand tu viens d'arriver et que tu ne comprends pas la langue, ils ne font aucun effort pour t'aider. Ils sont jaloux ! Certains sont là depuis longtemps, mais aucun d'eux n'est *manager*. Les *managers* sont des Africains ou des gens des îles. Parce que les Noirs américains ne sont pas sérieux et puis ils aiment trop se plaindre. Ils sont les seuls qui font des histoires ici. Les autres Noirs et les *Spanish*, on s'entend bien ».

Mary Waters souligne l'enthousiasme et l'optimisme de la première génération d'immigrés et sa volonté d'ascension sociale. Elle a observé qu'après quelques années aux États-Unis, ces immigrés sont obligés de prendre la mesure de leur statut de Noirs qui les rapproche de la situation des Africains américains : la mobilité sociale ascendante se heurte bien souvent à un confinement social et géographique. Pourtant, le schéma de l'assimilation suggère plutôt que la seconde génération d'immigrés s'intègre mieux que la première, devient américaine et connaît une mobilité sociale ascendante. Ce fut le cas pour l'immigration européenne qui a, en général, connu une mobilité ascendante à partir de la seconde génération. Cette ascension sociale s'accompagnait de l'acquisition de la culture et des valeurs de la classe moyenne anglo-américaine. Dans une telle logique, l'assimilation est inévitable et préférable, et la « culture américaine » est implicitement perçue comme supérieure à la culture de l'immigré. Dans le cas des immigrés noirs, ce schéma de mobilité sociale ascendante est loin d'être avéré, car dès lors que ce groupe devient Américain, il rejoint l'une des communautés que l'on retrouve au bas de l'échelle sociale, et dont certains chercheurs comparent le statut à celui d'une caste (Waters 1999).

Malgré sa connaissance de la discrimination à l'égard des Noirs aux États-Unis, la première génération d'immigrés sous-estime à quel point la perception négative du Noir est implantée dans la société américaine et s'exprime au quotidien à travers des pratiques discriminatoires plus ou moins subtiles. Ainsi, malgré toute leur bonne volonté, nombre d'immigrés noirs finissent par perdre sur le terrain de la lutte pour la réussite économique et sociale parce que, même s'ils bénéficient de stéréotypes favorables par rapport aux Africains américains, ils n'en sont pas moins perçus comme des Noirs et sont susceptibles de subir un traitement similaire à celui des Africains américains. Cet état de fait permet de mieux cerner l'ampleur des problèmes auxquels font face les Noirs américains. Par exemple, la plupart des immigrés noirs vivent dans des quartiers « noirs » où ils rencontrent le même type de problèmes que les Africains américains, c'est-à-dire des formes plus ou moins intenses de ségrégation.

Les enfants de ces immigrés noirs ont plus de chance que les enfants d'autres immigrés de se retrouver dans des écoles situées dans des quartiers difficiles (drogue, violence, etc.), sauf pour tous ceux qui ont les moyens et la possibilité d'envoyer leurs enfants dans des écoles privées ou internationales. Mais même pour les immigrés noirs appartenant à la classe moyenne, la situation est difficile en raison de leur confinement dans les enclaves ségréguées des grandes villes américaines qui n'ont rien à voir avec les espaces où vivent d'autres groupes ethniques ayant le même statut socio-économique.

Contrairement à la plupart des autres groupes ethniques composant la société américaine, la classe moyenne noire n'a pas réussi à se dissocier de l'image négative qui pèse sur la communauté noire américaine. Cette dernière est largement perçue comme un groupe qui se trouve au bas de l'échelle sociale pour des raisons qui lui sont inhérentes. Ainsi, les Noirs américains furent et sont encore un contre-repère pour tous les immigrés. En raison de ces stigmates, la classe moyenne noire n'a pas pu développer une « ethnicité symbolique » qui soit en accord avec son statut socio-économique, comme les Blancs de la classe moyenne ont pu le faire en choisissant les aspects de leurs origines ethniques les plus positifs et en rejetant les aspects les plus négatifs. Ainsi, les Irlandais, les Juifs ou les Italiens américains peuvent se définir comme Américains ou faire référence à leur héritage culturel (irlandais, juif ou italien-américain). Comme nous le montre l'exemple des immigrés noirs, il existe encore aujourd'hui aux États-Unis une très forte tendance à racialiser le Noir. Malgré ses nombreuses tentatives pour s'affranchir de ce stigmate, force est de constater que le Noir demeure, selon la formule de Frantz Fanon, « pré-déterminé de l'extérieur ».

La seconde génération d'immigrés noirs ne partage pas systématiquement les convictions de la première, à savoir la croyance qu'un travail acharné est toujours récompensé. Une partie de cette jeunesse née aux États-Unis a bien souvent une vision différente de la société. Certains, parmi ces jeunes, vivent dans des quartiers fortement ségrégués et fréquentent des écoles de mauvaise qualité, ce qui augmente la probabilité pour eux d'obtenir des emplois mal rémunérés. Cette seconde génération-là tend à s'identifier aux Noirs américains et adopte une culture qui reflète leur environnement (le ghetto urbain) (Gans 1992). Les enfants d'immigrés qui ont une vision différente de la société américaine et refusent d'accepter les emplois sous-payés que leurs parents occupaient peuvent connaître une mobilité sociale descendante.

Les jeunes de la seconde génération qui restent attachés à la communauté de leurs parents et qui revendiquent leur ethnicité ont plus de chance de connaître une mobilité ascendante, mais ils seront alors moins assimilés à la « culture américaine » (Gans 1979). Ces jeunes font surtout partie de la classe moyenne et emploient des stratégies en vue d'échapper à la catégorisation imposée aux Noirs par la société américaine. M. Waters évoque le cas d'une jeune femme, née aux États-Unis, de parents antillais, qui demande à sa mère de l'aider à se créer un accent crédible avant d'aller passer des entretiens d'embauche.

De leur côté, certains Africains ont évoqué leur nom à consonance africaine comme moyen d'échapper au stigmate d'être perçus comme Noirs américains. Un jeune homme né aux États-Unis et dont les parents travaillent pour un

organisme international à Washington DC, déclare, soulagé : « Je m'appelle A. D. et il est clair qu'avec un nom comme le mien, personne ne peut me confondre avec mes frères noirs. Quand j'ai passé un entretien à Morgan Stanley, le directeur de la boîte m'a dit qu'il avait un couple d'amis sénégalais qui portaient le même nom que moi, qu'il connaissait aussi quelques Africains et qu'il savait que les Africains étaient des gens très travailleurs. Vous savez, nous on est les Smith du Sénégal ! Il a reconnu mon nom, ça m'a sauvé la vie ! ». Non seulement, le directeur de l'agence où travaille ce jeune homme a reconnu un nom, mais il a également exprimé un point de vue assez répandu qui fait de l'étranger noir – même si la personne interrogée est de nationalité américaine – un « bon immigré », implicitement comparé aux Noirs américains. Cet exemple illustre bien les raisons pour lesquelles certaines personnes issues de la seconde génération d'immigrés – dont la plupart sont Américains – cherchent à conserver une identité ethnique comme moyen de se donner toutes les chances d'une mobilité sociale ascendante aux États-Unis. Ainsi, la classe sociale façonne la manière dont la « race » et la culture sont utilisées dans la négociation identitaire.

Lorsque Noirs américains et Africains se rencontrent

Au-delà des liens symboliques entre les Noirs américains et l'Afrique (et les Africains), que se passe-t-il lorsque les deux groupes entrent en contact aux États-Unis ?

Profil d'une immigration africaine

Les Africains sont nombreux à vivre dans la capitale fédérale, Washington DC et dans les États suivants : la Virginie, le Maryland, New York, le New Jersey, la Floride, l'Illinois, le Texas et la Californie (Africa-America Institute 2001). La première vague d'Africains aux États-Unis est vieille d'un siècle et demi. Elle était en grande partie composée de ressortissants du Cap Vert. Avant 1965, les Africains émigraient vers les anciennes puissances coloniales, mais à partir de 1965, la législation a permis à davantage d'Africains de s'installer aux États-Unis. En 1986, une loi d'amnistie a permis aux immigrés résidant depuis longtemps aux États-Unis de régulariser leur situation. La réforme sur l'immigration Hart-Cellar de 1965 a supprimé les quotas sur l'origine nationale des immigrés qui favorisaient l'immigration en provenance d'Europe. Cette loi a ouvert la porte à une immigration non européenne, permettant à davantage d'Hispaniques, d'Antillais, d'Asiatiques et d'Africains d'entrer aux États-Unis. Cette nouvelle immigration donne un nouveau visage à l'Amérique.

Notons que les Africains eux-mêmes sont un groupe hétérogène qui comprend non seulement des personnes de pays différents, mais également des personnes qui, au départ de leur pays d'origine, avaient des profils socio-économiques différents. En raison des problèmes politiques et économiques

que rencontrent beaucoup de pays africains, il existe une véritable fuite des cerveaux, ce qui donne à cette immigration un certain profil :

Les immigrés africains occupent, de manière disproportionnée, des postes à responsabilité et techniques (PMT)³ – 44 pour cent des immigrés africains aux États-Unis, ayant déclaré avoir une occupation, ont des qualifications de type PMT, comparés à 34 pour cent, pour l'ensemble des immigrés [...]. Le nombre d'Africains ayant un poste de type PMT aux États-Unis est encore relativement faible et totalisait tout juste 52,000 entre 1990 et 1998 ou 7 pour cent du nombre total des 801,000 personnes occupant un poste de type PMT aux États-Unis durant cette période. Ce nombre augmentera certainement lorsque les Africains ayant ce type de poste se naturaliseront. Ils seront alors en mesure d'utiliser le système des visas pour faire venir leur famille, dont plusieurs membres, en particulier les épouses/époux, ont des chances d'être également hautement qualifiés.⁴

Ce constat d'une population africaine d'immigrés relativement compétitive et ayant un niveau d'études assez élevé tranche avec les images de l'Afrique auxquelles les Américains sont habitués. Aussi, de nombreux observateurs et analystes, à commencer par les experts du Bureau du recensement, furent surpris par cette immigration « pourtant issue du continent le plus pauvre au monde ». *The Economist* s'est fait l'écho de cet état de fait, n'hésitant pas à comparer cette population d'immigrés aux Noirs américains :

[...] Les 200,000 immigrés noirs qui comptent pour 15% de la population noire née à l'étranger sont le groupe le plus éduqué aux États-Unis. Les trois quarts ont fait des études supérieures ; un sur quatre a fait des études au-delà de la licence. Il n'est donc pas surprenant qu'ils s'en sortent bien. Mais pourquoi les immigrés noirs en général s'en sortent si bien, et si vite, là où les Noirs d'Amérique échouent ?⁵

Washington, DC, est devenue une destination de choix pour de nombreux Africains car la ville offre des opportunités professionnelles. Elle est aussi le siège des ambassades africaines. Par ailleurs, les Africains déjà installés en ont attiré d'autres (famille et amis). Les Africains sont arrivés en trois vagues successives dans la région. Tout d'abord, dans les années soixante-dix, des étudiants et travailleurs au statut temporaire ont décidé de rester aux États-Unis, et furent aidés par l'*Immigration Reform and Control Act* de 1986 qui facilitait l'obtention d'un statut légal pour les plus qualifiés d'entre eux. Au cours des années quatre-vingt, de nombreux réfugiés ont pu s'installer aux États-Unis, notamment les Éthiopiens à Washington et sa banlieue. Dans les années quatre-vingt-dix, une troisième vague d'Africains a pu s'installer sur le territoire

américain grâce à l'introduction, en 1990, du *Diversity Visa Program*. Dans le cadre de ce programme, le Département d'État américain propose chaque année, à des ressortissants étrangers, des visas immigrants en fonction de quotas par pays. Les personnes sont sélectionnées à la suite d'un tirage au sort informatique.

Valorisation de « l'identité africaine »

La population africaine de Washington DC, et de ses environs est particulièrement dynamique. Cette région concentre une population immigrée en provenance d'Afrique noire qui s'élève à environ 60 000 personnes, dont la majorité vient de la corne de l'Afrique (Éthiopie, Érythrée et Somalie), puis viennent d'autres nationalités dont les Nigériens, les Ghanéens, les Sierra-Léonais et les Sénégalais, entre autres. Ces personnes occupent des emplois dans les organisations internationales et dans le secteur privé. De nombreux magasins comme *Oyingbo International Store* à Hyattsville (Maryland) offrent des produits africains impossibles à trouver au supermarché. Il n'est pas rare de voir dans ce type de magasin des journaux, magazines, cassettes audio et vidéo en provenance du continent. Certains magasins se sont spécialisés dans la vente de produits artisanaux et de bijoux. De nombreux vendeurs à l'étalage (dont beaucoup sont sénégalais et maliens) vendent des produits sur les trottoirs de Washington DC, et sa banlieue. Ces vendeurs participent aux différents festivals africains à travers le pays et une grande partie de leur clientèle est noire américaine. La restauration est également un secteur où les Africains sont assez présents, notamment les Éthiopiens, dans le quartier cosmopolite d'Adams Morgan de Washington DC. Certains immigrants africains travaillent dans des salons de coiffure ou en sont propriétaires et, une grande partie de leur clientèle est composée de noires américaines. Certaines de ces petites entreprises ont pu voir le jour grâce au système des tontines qui a permis de contourner les nombreuses barrières à l'obtention de crédits des banques commerciales auxquels les immigrants ont à faire face.

Parce qu'au cours de ces deux dernières décennies, les Africains se sont installés plus longuement ou définitivement aux États-Unis, et en raison de la distance culturelle entre la culture d'origine et la société d'accueil, ils sont confrontés à leur nouvelle identité d'immigré et surtout, ils s'efforcent de faire ressortir leur ethnicité et de la transmettre à leurs enfants que beaucoup tentent de sensibiliser, voire d'imprégner de « culture africaine ». Afin de préserver leur culture, des Africains se sont regroupés en associations, dont certaines sont destinées à leurs enfants.

La quasi-totalité des parents africains rencontrés lors du travail de terrain ont exprimé leur inquiétude quant à l'avenir de leurs enfants nés aux États-

Unis ou arrivés dans ce pays en bas âge. Ces parents refusent l'idée que leurs enfants puissent devenir « Américains », surtout lorsqu'ils imitent les jeunes noirs américains. Pour conjurer cette éventualité, plusieurs d'entre eux ont participé à la création d'associations et d'écoles de langues africaines où les jeunes apprennent à mieux connaître leur culture d'origine. Par exemple, à Washington DC, et ses environs, l'*Isokan Yoruba Language Institute* se charge de fournir un enseignement de la langue et de la culture yoruba aux enfants et aux adultes. Remi Aluko, écrivain et éducatrice originaire du Nigeria, a fondé *Camp-Africa*, une colonie de vacances un peu particulière où les enfants apprennent des langues africaines et différents aspects de certaines cultures du continent (histoire, géographie, contes, théâtre, musique, artisanat, etc.). Toutes ces organisations et instituts ont pour objectif de donner aux enfants le sens de leur identité africaine.

Comme nous l'avons souligné ailleurs, il n'existe pas de communauté africaine immigrée homogène, tant les frontières entre les différents groupes qui la composent sont floues : l'affiliation religieuse prévaut parfois sur l'appartenance ethnique et ce même critère divise en fonction d'origines culturelles ou géographiques communes (N'Diaye et Belanus 1997). L'expérience de nombreux Africains aux États-Unis est de ne plus être seulement Malinké ou Soussou de Guinée, mais de se voir rattacher à une communauté plus globale, de se reconstruire une « identité africaine » plus large dans laquelle l'on devient Africain. Cette nouvelle identité peut inclure les Antillais et/ou les Africains américains. Ce rattachement plonge un Peul du Sénégal ou un Yoruba du Nigeria dans un monde fait de contacts et d'échanges intra-diasporiques (conférences, programmes culturels, etc.).

Tensions et incompréhensions

Les Africains et les Africains américains ont en commun d'avoir des caractéristiques phénotypiques communes, vivent souvent dans les mêmes quartiers et appartiennent à la même catégorie administrative. Cependant, au-delà de ces similarités, il existe de nombreuses divergences. Par exemple, les Noirs américains reprochent souvent aux Africains d'ignorer le racisme de la société américaine et les Africains répondent qu'ils interprètent le racisme différemment et ce que les Noirs américains prennent pour du racisme n'est en fait bien souvent qu'une altercation entre deux personnes de couleur différente. Un restaurateur éthiopien d'Adams Morgan qui vit aux États-Unis depuis dix-huit ans illustre assez bien le sentiment de nombreux Africains à l'égard des Africains américains : « Les Noirs américains sont toujours en train de se plaindre du racisme. Ils en rajoutent un peu et estiment être des victimes. Bon, c'est vrai qu'il y a du racisme, mais nous autres Africains ont

fait avec ! Et puis, c'est pas notre pays, on a trouvé une situation et on fait avec. Les Noirs de ce pays sont traumatisés par l'esclavage. Ils ne sont pas fiers de leurs origines africaines. Ils ont perdu leur mémoire historique pendant l'esclavage. Ils n'ont plus la mémoire du passé et pourtant c'est ça qui forge l'identité ».

Au sujet des rapports parfois délicats entre Noirs américains et Africains, un commerçant malien qui vit à Washington DC depuis neuf ans affirme : « En tant que commerçant, je suis avec eux [les Noirs américains] tous les jours. Ils représentent environ 85% de ma clientèle et les rapports sont cordiaux. J'ai deux amis qui ont épousé des femmes noires américaines. Elles sont différentes de nos femmes... un peu trop occidentales à mon goût. Vous savez, elles ne sont pas toujours très respectueuses de leur mari et de nos coutumes. Par exemple, il y en a une qui refuse que la famille de son époux reste chez eux quand ils viennent en visite, du Mali en plus ! Une Africaine ne ferait jamais une chose pareille ». Cependant, un autre commerçant malien a exprimé sa « joie » de connaître des Noirs américains : « Les frères noirs sont intéressants. Ceux qui viennent dans mon magasin sont très ouverts. Plusieurs d'entre eux ont une connexion avec l'Afrique : ils y sont allés en visite, ils ont une femme ou un mari africain, ils sont professeurs de danse africaine, etc. J'aime voir le respect qu'ils ont pour la culture africaine. Moi je les considère comme mes cousins d'Amérique. D'ailleurs, je projette d'amener mes voisins noirs en Afrique d'ici l'été 2002. Vous savez, je sais que beaucoup d'Africains n'aiment pas les *African Americans*, mais il faut qu'on s'ouvre un peu. Qu'on les accepte ! Ils sont comme nous, il y en a des biens et d'autres qui sont moins bien ».

L'une des grandes différences entre ces deux commerçants maliens est que le premier vit dans une communauté africaine assez repliée sur elle-même, très solidaire, qui a très peu de contacts avec les Noirs américains, sauf professionnels. Le second vit dans un milieu plus cosmopolite. Il a des amis de différents pays et de « toutes les couleurs ». Notre travail d'observation nous a amené à observer une tendance chez les immigrants africains rencontrés : plus ils vivent en communauté d'origine, plus le regard qu'ils portent sur les Noirs américains est négatif. Ce constat est le résultat d'observations à partir de notre « terrain » particulier et ne peut bien évidemment pas être érigé en règle générale.

De leur côté, beaucoup de Noirs américains trouvent que les Africains les rejettent et vivent en clan, se sentent supérieurs et sont arrogants. Comme nous l'avons souligné ailleurs, les immigrants africains tendent, en règle générale, à se distinguer de la communauté noire sur laquelle reposent quelques-uns des stéréotypes les plus négatifs. Cependant, les tensions qui existent entre les

Noirs américains et les Africains sont encore largement passés sous silence. Les Noirs américains reprochent aux Africains de cultiver leur différence plutôt que d'essayer de transcender les particularités des deux groupes. L'une des tensions majeures dans ces relations entre Africains et Noirs américains repose sans doute sur les différences que ces deux groupes ont de la réalité américaine et qui détermine la construction des rapports sociaux au sein de la société américaine. Pour les raisons évoquées précédemment, les Africains tendent à particulariser leur identité pour survivre dans une Amérique où il vaut mieux avoir le statut d'immigré que d'être défini comme Noir américain.

Certains Africains américains accusent les Africains et les autres immigrés noirs de profiter injustement des quelques privilèges pour lesquels ils ont eu à se battre. Ainsi, certaines personnes rencontrées ont estimé qu'il était trop facile pour « n'importe quelle personne noire » de bénéficier d'une inscription universitaire ouverte à la communauté noire ou encore d'obtenir des contrats préférentiels avec le gouvernement. Le propriétaire d'une petite entreprise d'informatique de la banlieue de Washington DC affirmait : « Après tout, ce sont les luttes menées par les nôtres qui ont permis la mise en place de ces mesures dont les Africains et d'autres peuvent aujourd'hui bénéficier. Je sais que certains d'entre eux [les immigrés] ont pris la place de Noirs américains ». Une étudiante africaine américaine de Georgetown University a souligné que « cette situation m'est d'autant plus intolérable qu'après tout les Africains ont eux aussi participé à la traite négrière ». Une jeune américaine d'origine nigériane, interrogée sur le campus d'Howard University, estime quant à elle que : « les Africains mènent leurs batailles également et ont le droit de bénéficier de ces quelques avantages, car nous aussi nous avons connu le parcours du combattant ». Une Camerounaise inscrite à American University, Washington DC déplore le fait que : « les Noirs américains disent vouloir se rapprocher de leurs origines africaines et des Africains en développant tous ces concepts et pratiques afrocentristes, mais dès lors qu'existe un semblant de concurrence avec les Africains, ils deviennent Américains et revendiquent leurs droits de premiers habitants ».

Au sujet de cette distance entre les Africains américains et les Africains, une jeune noire américaine, étudiante à Howard University, en troisième année de psychologie déclarait : « Howard University reçoit pas mal d'étudiants africains et en tant qu'université noire, je pense que c'est très bien. Les rapports entre Africains et Africains américains sont assez bons, mais en général, nous vivons dans deux mondes différents, sauf pour la plupart des Africains nés aux Etats-Unis. Je connais pas mal d'Africains parce que ma mère est de Lagos au Nigeria et mon père est Noir américain de Chicago. Nous avons vécu une quinzaine d'année dans différents pays africains, puis nous sommes

revenus ici. Je pense que le grand problème entre les deux communautés est qu'elles ignorent tout l'une de l'autre. Les préjugés vont bon train. Les Africains pensent que tous les Noirs américains sont violents et qu'une partie de la jeunesse appartient à des gangs. De leur côté, les Africains américains ne savent de l'Afrique que ce que les médias en montrent (guerres, famines, corruption, etc.), et ont donc une mauvaise image des Africains. Nous devons apprendre à mieux nous connaître et à vivre ensemble ». Cependant, malgré les tensions, il existe de nombreux espaces de concertation entre les Africains et les Noirs américains. Il existe par exemple entre les deux communautés des programmes d'échanges et de jumelages de villes entre les États-Unis, les Antilles et l'Afrique (*sister city*).

Une noire américaine enseignant la littérature dans une école de Washington a déclaré : « Mon mari est africain et nous avons deux enfants, une fille et un garçon de douze et huit ans. En tant que mère soucieuse d'apporter à ses enfants une bonne connaissance de leur héritage africain, je tente d'associer mes enfants à la plupart des événements sur l'Afrique, etc. Mon mari qui est nigérian leur parle yoruba. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque nous sommes allés en visite au Nigeria, il y a quelques années, de découvrir à quel point la jeunesse nigériane ressemble de plus en plus dans son style vestimentaire, ses goûts musicaux prononcés pour le hip hop et une certaine gestuelle, à la jeunesse américaine. Je me suis demandée si nous autres Américains noirs n'étions pas en train d'essayer de nous africaniser, tandis que l'Afrique, tout au moins une partie de la jeunesse africaine, n'était pas en train de s'américaniser, en absorbant une culture populaire que nous véhiculons à travers le monde. Cela ne finit pas de me surprendre ! ».

Il est également intéressant de noter que dans nombre de pays d'Afrique noire, la culture populaire américaine, dans sa version « black », comme aiment à le dire les francophones, rencontre un succès grandissant, de Dakar à Johannesburg, en passant par Yaoundé. De nombreux voyages en Afrique de l'Ouest nous ont permis de constater ce phénomène au sein d'une grande partie de la jeunesse urbaine africaine : T-shirts à l'effigie de Malcom X ou d'artistes et athlètes noirs, goûts musicaux en faveur du rap et gestuelle vue à la télévision et/ou au cinéma. À Dakar et Abidjan par exemple, il nous est arrivé d'entendre des jeunes s'interpeller en argot américain : « *what's up, man ?* ».

Au-delà des réussites individuelles (Oprah Winfrey, Danny Glover, Michael Jordan, Bill Cosby, etc.), la culture populaire américaine véhicule une certaine image du Noir américain, souvent décrit dans un contexte de violence urbaine. Le cinéma a véhiculé cette image avec des films comme *Boyz in the Hood* (1991) ou *Menace 2 Society* (1993) ; tandis que le rap est l'un des modes d'expression les plus populaires au sein de la jeunesse aux États-Unis et ailleurs. Cette

culture-là est perçue comme une menace par nombre de parents immigrés africains qui y voient la validation de leurs craintes. Il existe ainsi des tensions entre certains immigrés africains et leurs enfants, en raison du contrôle que les parents veulent exercer sur un environnement qui est, bien souvent, celui dans lequel vivent leurs enfants au quotidien.

La question de l'identité africaine et américaine se pose directement aux enfants d'immigrés africains nés ou ayant grandi aux États-Unis. Dans un entretien accordé à *Africana.com*, un site Internet destiné à la culture africaine et africaine américaine, une jeune américaine, fille d'immigrés libériens déclarait : « Cela fait suffisamment longtemps que je suis ici pour m'assimiler à la culture africaine américaine, mais j'apprécie et comprends le point de vue africain [...]. J'attache énormément d'importance au fait d'être africaine. C'est un peu comme la *double consciousness* décrite par DuBois, sauf que cette fois, cela se passe au sein de la communauté noire » (*Africana.com*, October 2000, p. 3).

En guise de conclusion

Les Noirs américains qui, pour la grande majorité, n'ont jamais voyagé en Afrique, tendent à avoir du continent noir une image idéalisée, quasi-exotique. En outre, ni les médias, ni les pratiques afrocentristes ne leur permettent de se constituer une image réaliste de l'Afrique. De leur côté, les Africains se tiennent éloignés des Noirs américains en raison, d'une part, des préjugés en circulation sur les natifs noirs et, d'autre part, parce que nombre de ces immigrés sont principalement en contact avec d'autres Africains. Dans leurs rapports aux États-Unis, les deux communautés doivent, en quelque sorte, réajuster, voire, ré-évaluer les préjugés que les uns ont vis-à-vis des autres. Ce processus d'ajustement se fait probablement plus facilement pour les immigrés ayant de véritables contacts avec la communauté noire américaine du côté des Africains. La seconde génération semble mieux armée pour faire la « part des choses ». La perception que ces deux groupes ont l'un de l'autre est assez divergente : les Noirs américains ne voient pas l'Afrique en général à travers les yeux des Africains, mais à travers les stéréotypes véhiculés par les médias et par les doctrines afrocentristes. Les Africains voient les Noirs américains à travers le prisme des médias et d'une certaine culture populaire qui n'exprime qu'une facette souvent déformée de la communauté noire. Certains Noirs américains sont étonnés par la manière dont les Africains les marginalisent. D'autres ayant voyagé en Afrique sont revenus quelque peu déçus : ils s'attendaient à être reçus comme des frères, mais l'accueil qui leur fut réservé les a renvoyés à une réalité avec laquelle certains sont en conflit, celle d'être Américains (sans liens véritables avec l'Afrique).

Les immigrés s'intègrent progressivement dans la nation américaine, mais les immigrés noirs sont ralentis, voire stoppés, dans leur ascension sociale, en raison de la discrimination raciale qui s'opère dans la société américaine. Ces immigrés noirs sont soumis à une double pression : d'une part, ils vivent dans une société où de nombreux stéréotypes négatifs sont véhiculés sur le « Noir » – personnifié par les Africains américains – et, d'autre part, pour faire mentir ces stéréotypes, ils tentent de réussir socialement et de mettre l'accent sur leurs spécificités culturelles afin de se distinguer des Noirs américains. Les stigmates reposant sur ces communautés noires sont tels, qu'à ce jour, il paraît difficile d'envisager avec optimisme leur totale intégration dans la société américaine. En fait, cette particularisation du Noir risque, à l'avenir, de créer de nouvelles lignes de couleur, non plus entre Blancs et Noirs, mais entre Noirs et non-Noirs.

Notes

- 1 Il s'agit ici de la partie du continent au sud du Sahara.
- 2 Terme emprunté à John Ogbu.
- 3 Professional, Managerial, and Technical (PMT) occupation.
- 4 Arun Peter Lobo, 2001, « U.S. Diversity Visas Are Attracting Africa's Best and Brightest », *Population Today*, Population Reference Bureau, Washington DC, July.
- 5 « Race in America: Black Like Me », *The Economist*, May 11th-17th, 1996, p. 27.

Références

- Alba, Richard, 1990, *Ethnic Identity: The Transformation of White America*, Yale University Press, New Haven,
- Africa-America Institute, 2001, *Letter from the President*, New York.
- Africana.com, 2000, « Black Labeling: What's in a name? », October.
- Baird N'Diaye, D., Belanus, B., 1997, *The African Immigrant Folklife Study Project*, The Folklife Festival Program Book, Washington DC.
- Bryce-Laporte, R. S., 1973, « Black Immigrants », in P. I. Rose, S. Rothman, W. J. Wilson, *Through Different Eyes: Black and White Perspectives on American Race Relations*, Oxford University Press, New York.
- Bush, Rod, 1999, *We are not what we seem, black Nationalism and Class Struggle in American Century*, New York University Press, New York.
- Clarke, John Henrik, 1999, *My Life in Search of Africa*, Third World Press, Chicago, Il.
- Contee, Clarence, 1973, *The Diaspora Syndrome: Two centuries of Afro-American Relations with Africa*, Phelps-Stokes Fund, New York
- Drachler, Jacob (ed.), 1975, *Black homeland/Black Diaspora: Cross-currents of the African Relationships*, Kennikat Press, Port Washington N.Y.
- Economist (The) : « Race in America : Black Like Me », May 11th-17th, 1996, P. 27-28.
- Fierce, Milfred, 1993, *The Pan-African idea in the United States, 1900-1919: African-American Interest in Africa and Interaction with West Africa*, Garland Pub., New York.
- Gans, H. J., 1992, « Second Generation Decline: Scenarios for the Economic and

- Ethnic Futures of Post-1965 American Immigrants », *Ethnic and Racial Studies*, Vol. 15, n° 2, 1992, P. 173-192.
- Gans, H. J., 1979, « Symbolic Ethnicity: The Future of ethnic Groups and Cultures in America », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 2, n° 1.
- Hooks, Bell, 1994, *Outlaw Culture: Resisting Representations*, Routledge, New York.
- Kantrowitz, Nathan, 1973, *Ethnic and racial Segregation in the New York Metropolis: Residential Patterns among white ethnic Groups, Blacks, and Puerto Ricans*, Praeger Publishers, New York.
- Lacorne, Denis, 1997, *La crise de l'identité américaine : du melting-pot au multiculturalisme*, Paris, Fayard.
- Liebersohn, Stanley, 1980, *Piece of the Pie : Blacks and White Immigrants since 1880*, University of California Press, Berkeley.
- Marable, Manning, 1995, *Beyond Black and White : Transforming African-American Politics*, Verso, London, New York.
- Marable, Manning, 2000, *How Capitalism underdeveloped Black America : Problems in race, political Economy, and Society*, Updated ed. South End Press, Cambridge, Mass.
- Ogbu, J., Gibson, M., 1991, *Minority Status and Schooling: A comparative Study of immigrant and involuntary Minorities*, Garland, New York.
- Philogène, Gina, 1999, *From Black to African American : A new social Representation*, Praeger, Westport, Conn.
- Reid, Ira De Augustine, 1969, *The Negro Immigrant: His Background, Characteristics and Social Adjustment, 1899-1937*, New York, Arno Press and The New York Times.
- Sándor, Gabrielle, 1994, « The 'Other ' American » in *American Demographics*, June, p 36-42
- Sowell, Thomas, 1978, *American ethnic Groups*, Urban Institute, Washington DC.
- Steinhorn, L., Diggs-Brown, B, 1999, *By the Color of our Skin: The Illusion of Integration and the Reality of Race*, New York, Dutton.
- Ungar, Stanford J., 1995, *Fresh Blood: The New American Immigrants*, New York, Simon & Schuster.
- US Census Bureau, 1999, *Census Bureau Facts for Features*, Washington DC, January.
- US Census Bureau, *Current Population Survey*, March 1960 to 2000.
- US Census Bureau, 1999, *We, the American Blacks*, Racial and Statistics Branch, Population Division, Washington DC.
- US Census Bureau, 1997, *Country of Origin and Year of Entry into the US of foreign born, by citizenship status (March 1997)*, Annual Demographic Survey.
- US Immigration and Naturalization Service, 1998, *Statistical Yearbook*.
- Waters, Mary C., 1990, *Ethnic Options: Choosing Identities in America*, Berkeley, University of California Press.
- Waters, Mary C., 1999, *Black Identities: West Indian Immigrant Dreams and American Realities*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.